

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU¹

Vincent Charles Lambert

Université Laval

Cet art mériterait d'être étudié pour des raisons essentiellement négatives...

Jean-Pierre RICHARD

On a tant écrit sur lui, depuis tant d'années. De quel fond mal exploré cet être tire-t-il une telle fascination ? Au fil de nos écrits, peut-être ne faisons-nous que peupler l'espace vide où sa lecture nous laisse. Saint-Denys Garneau est de moins en moins seul, de plus en plus chargé de voix, de paysages, d'idées, d'histoires, de visages, de mots. Nous serions surpris de consulter la liste de tout ce qui, de nous-mêmes – ce que nous avons dit, écrit, chanté –, est venu s'ajouter à ce que Saint-Denys Garneau, autour de 1935, en tête-à-tête avec le monde, écrivait et peignait. Il n'est plus seul à écrire. Nous sommes désormais plusieurs avec lui, en

1. Une première version de ce texte a remporté le premier prix du Concours Hector-de Saint-Denys-Garneau 2003 sous le titre « Figures de Saint-Denys Garneau ».

LECTURES INITIALES

lui, devant ce qu'il regarde. Le monde s'est mis à parler à travers lui. Et ce qu'il regardait de si étrange, en retrait, cet enfant qui joue, ce feuillage au vent, ce pauvre allant dans la foule, aussi, s'est mis à parler à travers lui.

De Saint-Denys Garneau, nous avons fait un centre.

L'idée d'une figure certaine, incarnée, nous occupe, nous lecteurs, autant qu'elle devait occuper Saint-Denys Garneau en promenade autour du manoir, à Sainte-Catherine, quand il observait tel arbre, tel enfant. En date du 3 juin 1936, quelques mois avant qu'il ne publie *Regards et jeux dans l'espace*, il écrit à Jean Le Moyne :

Posséder cet arbre, est-ce aimer cet arbre ? Non, aimer cet arbre, c'est désirer le posséder, et c'est que je ne le possède pas ; car aimant cet arbre, j'éprouve en moi une douleur, parce que cet arbre est là et que je suis ici, que je ne le possède pas. C'est comme un besoin d'être cet arbre.

Tout cela est un désir d'être. [...]

Mais être cet arbre, cela ne se fait pas. C'est une grande angoisse et un grand mur de pierre contre notre front. C'est une grande solitude de nous vis-à-vis cet arbre (1967 : 200-201).

Arrêté devant cet arbre, seul à seul avec lui, Saint-Denys Garneau n'était peut-être pas, simplement. Ou alors était-il, avant tout, un être de différence. « Cet arbre est là et [...] je suis ici » : le poète se découvre et se maintient dans cet intervalle. C'est parlant de l'arbre – comme de l'enfant ou du mauvais pauvre, auxquels il fut trop souvent identifié – qu'il vient à nous parler de lui-même. Saint-Denys Garneau ne se présente à nous que par entremise. Si le poème a lieu, en tant qu'espace ouvert, différence, en tant que monde, c'est

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

qu'un intervalle persiste, ou doit persister, entre le poète et de telles figures. Je ne suis pas prêt d'admettre, comme Jacques Blais que le « poète est cet enfant qui, pressentant comme d'instinct l'au-delà des choses, la dimension symbolique de l'univers, s'amuse à posséder imaginativement le monde par le simple et merveilleux agencement de mots ». On dit « le poète est cet enfant », mais ce recours à la copule « est » ne peut qu'obscurcir un rapport plus fécond, au sein duquel le poète se manifeste moins comme être entier, circonscrit, que comme « désir d'être »². En y regardant bien, on constate que jamais, à aucun moment du poème « Le jeu » ou de son journal³, Saint-Denys Garneau ne s'identifie directement à l'enfant ou au pauvre. Il paraît demeurer en retrait, comme un témoin ; il semble observer ces êtres de façon à rendre compte de leur manière d'habiter l'espace. Il se tient face à l'enfant, face au pauvre, comme devant une part étrangère de lui-même, qui déterminerait pourtant son propre rapport au monde.

C'est là selon moi l'une des forces de ce poète, que de s'être attaché à de telles figures, à de telles incarnations capables, de leur seule contenance (ou de leur seule non-contenance, ce qui revient au même), de nous mettre en présence du monde, de nous le rendre encore plus appréciable – j'allais dire, perceptible.

2. Mentionnons que cette tendance à l'identification ne se retrouve pas uniquement chez Jacques Blais, mais aussi, entre autres que j'omets, chez Gilles Marcotte (« voici donc le peintre-enfant »), Hélène Dorion (« le poète est demeuré enfant, véritable métaphysicien »), Michel Biron (« s'il ressemble à quelque chose, c'est au "Mauvais pauvre" »), Paul Chamberland (« le poète est cet enfant qui joue ») et Anne Hébert (« Et voici que cet enfant [...] écrit le dernier poème de son recueil »).

3. Qui est en fait un ensemble de cinq cahiers.

LECTURES INITIALES

*
* *

Attardons-nous, une fois encore, sur le début du poème
« Le jeu », qui fait suite au poème liminaire de *Regards et jeux
dans l'espace* :

Ne me dérangez pas je suis profondément occupé
Un enfant est en train de bâtir un village
C'est une ville, un comté
Et qui sait
Tantôt l'univers.

Il joue
[...] (1937 : 21)⁴.

D'un seul trait, sans ponctuation, ce premier vers paraît emprunté à une situation à part, à une autre langue dont il serait la traduction. André du Bouchet parlerait d'une « parole d'étranger, oui, – de qui, arrivé du dehors, parle mal, ou plutôt, n'use pas, comme prescrit, de la langue qui devrait être la sienne... » (cité par John E. Jackson, 1998 : 102). Qui formule ce premier vers ? Qui se cache derrière ce « je » inaugural ? Peut-être s'agit-il d'un récit de parole : l'enfant, occupé, demande aux « autres » de ne pas le déranger. Pourtant, aucun signe de ponctuation n'atteste un tel usage. Le poète pourrait tout aussi bien exiger qu'on le laisse seul, à observer le jeu de l'enfant. « Regarder » serait alors une occupation délicate, nécessitant un espace solitaire, un observatoire. Ces deux possibilités participent, il me semble, d'une vibration fondamentale, logée au cœur du poème, d'une hésitation où s'altère et se crée la posture du poète

⁴. Dorénavant, les renvois à ce recueil seront signalés par la seule mention *R* suivie du numéro de la page.

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

(cette étrangeté déconcertante, comme s'il parlait soudainement avec la voix d'un autre). Car être « profondément occupé », c'est aussi être habité, de l'intérieur, par l'enfant qui joue. C'est reconnaître en soi cette chose, cette brisure d'intimité qui nous exclut de son espace et qui pourtant nous captive, à tel point qu'elle nous met hors de nous et nous laisse étranger de nous-mêmes. Cette « parole d'étranger » dont parle du Bouchet, comme venue d'en dehors, voilà qu'elle s'exprime de l'intérieur du poète, si bien que l'on n'est plus très sûr, à certains moments, de savoir qui parle :

Voilà ma boîte à jouets
Pleine de mots pour faire de merveilleux
 enlacements (R : 22)

Puis quelques vers plus loin :

Il vous arrange les mots comme si c'étaient de
 simples chansons (R : 23)

Mais où sont, dans *Regards et jeux dans l'espace*, ces « merveilleux enlacements », ces « simples chansons » ? Sans doute, du côté de l'enfant assis au centre de la chambre, dans cet enclos où il ne faut poser le pied, où s'agencent à bon gré les fragments du monde. Les vers de Saint-Denys Garneau, de leur côté, loin de s'enlancer, semblent gênés par l'espace de la page. « Enlacements », « simples chansons », ces mots débordent le vers, littéralement, paraissent s'en égoutter. La poésie de Saint-Denys Garneau exhibe ses failles, son incomplétude ; elle paraît traîner sa propre limite. Sous la pression, le vers se brise et livre une fragilité, une altération, celle du poète aux prises avec le réel, ou plutôt, avec lui-même dans le réel, avec sa propre invraisemblance.

LECTURES INITIALES

Saint-Denys Garneau n'est pas cet enfant, mais le porte en lui comme un noyau d'impossibilité, de contrevérité, qui signale pourtant une réalité absolue. Le voici soudain face à lui-même, décalé d'un lieu où tout se dérègle et se construit, s'accorde et se joue. L'enfant, de sa seule présence, trouble celle du poète, lui signale son oscillation perpétuelle et son dédoublement. On ne finirait pas de dénombrer les pages du journal où Garneau s'adresse à lui-même comme à un autre. Il paraît parfois s'expédier une lettre, d'un bout à l'autre de lui-même : « Bonsoir moi-même, vieux moi-même tout remâché » (1996 : 124)⁵, écrit-il en 1935, quelques mois avant la rédaction du poème « Le jeu ». Il poursuit :

Et je voudrais te vaincre une bonne fois. Je voudrais rouler avec toi au fond d'un gouffre et te vaincre là, te voyant là crûment ; alors je rapporterais une lumière. Mais je sais d'avance que cela est impossible et que toi-même étant moi-même la lumière qui vient de moi n'est pas plus forte que la noirceur qui vient de toi. Il faudrait qu'un Autre m'éclaire. Et puis tout cela est bien gris. Or je n'arrive pas à te voir dans la lumière de cet Autre. C'est, je le sais, que je ne vois pas suffisamment la lumière de l'Autre, que je ne l'ai pas conquise. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire que je la conquière, il suffirait que je la désire, que ma vie soit un appel à Elle : elle me serait enfin donnée en l'autre vie (J : 125).

En dehors de toute altérité, de toute opposition intrinsèque au poète, la « lumière de cet Autre » est par définition extérieure aux barrières de l'être. Elle ne lui est pas étrangère –

5. Dorénavant, les renvois au *Journal* seront signalés par la seule mention *J* suivie du numéro de la page.

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

ce qui suppose un quelconque arrachement –, mais absolument inconnue. Avec Saint-Denys Garneau, nous consentons d'une certaine façon à ce fossé intime, à cet autre immédiat que nous rencontrons et qui nous laisse incongru, comme extérieur à soi. Puisque c'est par cette rencontre, souvent brève et évasive, que la lumière de l'Autre s'entraperçoit. Cette altérité que l'on ressent face à un étranger dans la rue, devant un enfant ou au détour d'un sentier, en pleine forêt, cette altérité est presque une sortie de soi. Elle participe d'une manière de séjourner dans le monde. La véritable identification, pour Saint-Denys Garneau, procède moins d'une association toute simple, d'une reconnaissance (le poète est cet enfant), que d'un tête-à-tête (le poète avec l'enfant) par lequel tout, d'un autre monde, affleure dans ce monde-ci. Emmanuel Lévinas décrit ce phénomène par une formule très juste, au début de *Totalité et infini* : il s'agirait d'un « revirement de l'altérité du monde en identification de soi » (2001 : 27). C'est dire que la rencontre étrangère, par laquelle il s'éprouve comme quelqu'un d'autre, est inhérente à la démarche du poète. Dans « Accompagnement », dernier poème de *Regards et jeux dans l'espace*, Saint-Denys Garneau annonce :

Je marche à côté de moi en joie
[...]
Je me contente pour le moment de cette compagnie
Mais je machine en secret des échanges
[...]
Afin qu'un jour, transposé,
Je sois porté par la danse de ces pas de joie
[...]
Sous les pieds d'un étranger
qui prend une rue transversale (*R*: 85)

LECTURES INITIALES

S'il y a bien, de façon provisoire, consentement du poète à une certaine altérité, ce qui m'étonne dans cet extrait est sa détermination à devenir quelqu'un d'autre. C'est ce désir, singulièrement planifié, de se faire étranger (comme si cette transposition devait compenser une altérité persistante, sorte de vieille équation irrésolue). Mais d'où vient ce besoin, si ancré dans la démarche du poète, de personnifier l'étranger ? Une telle soif a tout à voir, selon moi, avec ce « désir d'être » qui l'animait en promenade autour du manoir, face au grand arbre qu'il décrivait à Jean Le Moyne. Aussi, peut-être sent-il monter en lui cette même soif devant l'étranger prenant une rue transversale. J'en arrive à dire ceci : chez Saint-Denys Garneau, le désir de l'Autre métaphysique – d'une profuse lumière – me semble indissociable, de façon presque antithétique, de ce désir d'incarnation concrète, de cet appel au monde sensible. On peut lire, dans son journal de 1935, cette observation sur la musique de Debussy :

Il évolue toujours sur le bord extrême de la matière d'où l'on surplombe un mystère sans fond. À peine un pas de plus, une ligne de plus, et toute matière serait quittée. Et c'est cette évolution sur l'extrême rebord du sensible qui nous donne cette sorte de vertige suave, qui nous tient sans cesse en suspend, avec la sensation que notre âme est au bord de notre cœur, qu'elle va s'échapper, s'envoler dans cet au-delà dont la présence est si prochaine (J: 61).

C'est sur ce « rebord du sensible », si précaire, que se penche Saint-Denys Garneau, et qui l'altère sans cesse, le déséquilibre, le questionne, aussi, parce que, d'une certaine manière, ce rebord l'habite et l'excède tout à la fois, comme une barrière où chaque geste s'abolit et se crée, paraît déjà

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

posé par quelqu'un d'autre. Or, rien n'est si tragique ; « Le jeu » n'est pas ce poème de l'empêchement romantique, où « l'âme en vain s'élançe » sur « la vitre de l'idéal »⁶. Ce qui ressort du poème, ce ton, cela ressemble davantage à une célébration, pourrait-on dire, à un certain culte de l'enfant-roi, maître du monde et du langage, dont le poète se fait témoin privilégié.

Mais que détient l'enfant ? Quel est son royaume :

Et pourtant dans son œil gauche quand le droit rit
Une gravité de l'autre monde s'attache à la feuille
d'un arbre

[...]

Ni désir ni nécessité

Lui

Mais ses yeux sont grands pour tout prendre (*R*: 23-24).

C'est dans l'œil de l'enfant, par son entremise, qu'une « gravité de l'autre monde » parvient dans ce monde-ci. Par le regard qu'il dirige alentour, l'enfant aménage quelque chose comme un chemin (où s'avancer, mais aussi, où accueillir), une voie d'appréhension du monde. C'est l'acte même de *voir* qui occupe si profondément le poète. Les poèmes qui suivent « Le jeu » continuent cet aménagement. La section « Esquisses en plein air » développe une suite de « paysages avec figures absentes », pour reprendre la formule de Philippe Jaccottet. Un élément central, souvent un arbre, se dresse sur ce rebord sensible des choses, où le visible rencontre son envers, comme dans le poème « Pins à contre-jour » :

6. Il s'agit ici d'un collage un peu pervers extrait des « Mages », un poème de Victor Hugo tiré des *Contemplations* (1972 : 467 et 458).

LECTURES INITIALES

Ils ruissellent comme j'ai vu ce printemps
 Ruisseler les saules eux l'arbre entier
 Pareillement argent tout reflet tout onde
 Toute fuite d'eau passage
 Comme du vent rendu visible
 Et paraissant
 Liquide
 À travers quelque fenêtre magique (*R*: 44).

L'arbre est une « fenêtre magique » où le vent s'observe. Comme l'œil de l'enfant, l'arbre devient ce lieu de transparence et d'accueil, le site d'une appréhension au sein duquel le monde oscille presque imperceptiblement, sans jamais basculer, entre son immédiateté toute simple, bien en vue, et une envergure cachée, sorte d'arrière-pays muré, invisible et pourtant si prochain. De tels « arbres transparents » (*R*: 38) rappellent ce « noyau d'absence » dont parlait Merleau-Ponty (1964 : 310), cette trouée du paysage où le paysage éclos, paradoxalement, devient visible. Toute présence ne serait telle qu'à proportion d'une absence qu'elle dérobe. Jaccottet évoque les « peintures de Poussin, les plus admirables, celles où les personnages qui semblent presque engloutis par l'espace n'en sont pas moins le foyer » (2001 : 98). L'écriture obéit ici, dans les premiers poèmes de Saint-Denys Garneau, à l'essor d'un laisser être conduisant le poète aux limites du visible, près d'une frontière où l'identité peut (et doit ?) basculer dans l'indicible.

Cela, cette présence d'une « figure absente » logée au cœur du paysage, cet « arbre transparent », je ne peux m'empêcher de les associer au mauvais pauvre, véritable personification du manque et de l'errance, obligé de « se choisir une figure pour traverser sans trop souffrir toute cette multitude de figures sur les rues » (*J*: 352). Saint-Denys

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

Garneau rédige « Le mauvais pauvre va parmi vous avec son regard en dessous » dans son journal de 1938-1939, soit quelques années après la publication de *Regards et jeux dans l'espace*. Il avait alors retiré son recueil des librairies, comme on le sait, s'accablant d'insincérité et d'imposture. Pendant ces quelques années, entre les premiers poèmes du recueil et cet extrait du journal, l'attitude poétique que j'ai décrite, tout entière portée par l'exigence d'un regard posé, par cet intense désir de substance et d'invisible, cette idée de l'écriture paraît chavirer. Et l'espace qu'elle ouvrait, se renverser à sa suite. « Les choses de l'art, de la poésie, de la pensée, je sens de plus en plus que cela ne me regarde pas », écrit-il à Jean Le Moyne, le 21 novembre 1938 (1967 : 390). Dans le texte du « Mauvais pauvre » est décrit un mendiant parmi la foule, un étranger ayant « perdu contenance » et tendant, volontiers, vers le dépouillement le plus radical, vers sa « dernière expression », celle d'une « épine dorsale » « ébranchée », d'un « tronc vertical, franchement nu » (J: 349-354). Saint-Denys Garneau présente ici un être sensible, tout en désir, qui lui ressemble étrangement il est vrai :

Si le pauvre était quelque chose, avait une identité distinguée, il ne serait pas le pauvre : il aurait quelque chose, ses yeux, ses mains, ses oreilles, et par là toute la terre ; ses yeux, ses mains et ses oreilles lui appartiendraient en propre et ne seraient plus les vains instruments de son envie, la gueule ouverte de son bissac percé (J: 351).

Mais d'où vient ce personnage ? Pourquoi Saint-Denys Garneau, s'il s'apparente tant au mauvais pauvre, ne préfère-t-il pas écrire au « je » comme le veut la norme du journal intime ? Comment expliquer ce recours à la narration ? Le poète se

LECTURES INITIALES

livre ici, peut-être en dernier recours, à une mise à distance de lui-même. Dans son journal, quelques jours avant la rédaction du « Mauvais pauvre... », Saint-Denys Garneau s'interroge : « Est-ce que ces choses me sont à jamais étrangères, leur parole à jamais m'est-elle refusée ? » Il poursuit, réticent à endosser cette allégation d'un peintre : « Peindre, c'est exprimer dans les choses leur envie de parler » (*J*: 348). Ce questionnement équivaut à un constat. L'Autre métaphysique qu'il suffit de désirer, ce rebord du sensible où l'invisible s'alimente, tout cela, sans doute, ne se manifestera jamais.

Je trouve fascinant que Saint-Denys Garneau ait ressenti ce vide, à la fin de sa vie, et qu'il l'ait décrit comme un mutisme du monde. Cela ne m'adressera plus la parole, semble-t-il reconnaître. Ce qu'il tente d'écarter, dans « Le mauvais pauvre... », c'est le poète qui l'habite et dont il ne peut assouvir l'exigence. L'être ne rayonne plus au centre d'un paysage, mais devient lui-même un paysage en souffrance. Ce qui, au début de *Regards et jeux dans l'espace*, était une fenêtre donnant sur l'invisible devient, pour le mauvais pauvre, un « trou en lui par où tout s'échappe » (*J*: 349). Les arbres transparents des « Esquisses en plein air », dont « les feuillages sont des eaux vives » (*R*: 42), prennent désormais l'aspect d'un tronc ébranché, silencieux, ne retenant ni le vent ni la lumière. « C'est là, comme il dit, sa dernière expression », écrit Saint-Denys Garneau (*J*: 354). Le mauvais pauvre se voudrait sans visage, entièrement réduit au silence, à un être-là qui constitue moins une présence attestée du sujet que le signe de sa disparition.

Qui convoite autant le silence, sinon la poésie elle-même ?

C'est le langage même, en tant que manière de signifier une présence, d'appartenir au monde, que Saint-Denys Gar-

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

neau semble désavouer dans « Le mauvais pauvre... », comme il désavoua son propre recueil. « Regarder » et « écrire », dorénavant, n'impliquent aucun saisissement, aucune appréhension du réel. Le mauvais pauvre observe peu, tout compte fait, mais tend à devenir un simple objet du monde, un de ceux qui appartiennent au paysage et que l'on regarde peu, qui sont d'un horizon qu'ils ne signalent même pas.

*
* * *

Entre le poète et le monde, un « centre du rapport entier vibre et reste tremblant », écrit Kostas Axelos dans les *Lettres à un jeune penseur*. Il poursuit :

Ce centre se donne à nous, nous qui le pensons et l'édifions », tout en se dissimulant. Il n'est d'aucune manière un tiers terme qui s'ajouterait au jeu du monde et au jeu de l'homme, mais la vibration même du rapport entier (1998 : 13).

Cette vibration du centre dans certains poèmes de *Regards et jeux dans l'espace*, ces jeux de lumière dans le feuillage, ce regard, à tout prendre, de l'enfant sur le monde, cette vibration se propage et rejoint une certaine oscillation du poète, un balancement profond, irrésolu, qui découvre une véritable occupation du monde. Séjourner, pour Saint-Denys Garneau, est moins un acte d'enracinement qu'un élan perpétuel, fait de replis et d'incursions dans l'univers sensible, de dérobadés et d'éclaircies. Ce qui suit le recueil, toutes ces pages du journal où le poète se sent humilié, vaincu, toutes ces lettres étrangement futiles et raccourcies par endroits, laissent une impression curieuse, difficile à décrire. Saint-Denys Garneau m'apparaît parfois, aux cours

LECTURES INITIALES

de ces lectures, comme une sorte d'orphelin du monde (d'un arbre, d'une rivière, d'un paysage). « J'avais besoin de jeunesse. Ces fleurs d'automne sont brûlantes d'intensité », écrivait-il à la fin d'une lettre à André Laurendeau (1967 : 36). Il n'avait pas encore 20 ans. L'utopique, chez lui, l'inaffordable, peut-être est-ce précisément ce réel tangible, intense et pourtant si contenu, cette *zone franche* qu'invoquait Roberto Juarroz, surtout, qui me semble hanter toute son œuvre, jusque dans le silence du mauvais pauvre, comme une sorte de paysage archaïque. Si je devais choisir un mot pour désigner une telle appréhension du monde, j'opterais, peut-être un peu bêtement, pour « témoin ». Le témoin n'existe qu'en regard d'une vive présence au monde, d'un paysage parfois très ancien. Il est pour toujours orphelin de ce qu'il voit. Qu'a-t-il entraperçu dans ce feuillage, dans cet enfant agenouillé, ravissant, au centre du lieu ? C'est ce « centre du rapport entier » entre l'homme et le monde – par lequel l'espace accueille l'homme et s'y dérobe – qui change un lieu élémentaire, non encore reconnu, en paysage. Et c'est ce centre qui demande, plus que tout autre chose, à être découvert. Si nous avons tendance (de façon fort louable) à chercher l'homme, à nous demander qui était Saint-Denys Garneau, peut-être est-ce pour cette raison si simple et déconcertante qu'il est peu à peu devenu, au fil des lectures, un centre où s'articulent tant de paysages, où l'espace continue d'excéder nos pas.

Nous l'avons placé au centre du monde, tel qu'il ne le fut jamais. Il se tenait à l'écart, on le sait. Il n'a cessé, toute sa vie, de dire cet écart entre lui-même et les choses. Allons savoir pourquoi, maintenant, ce retrait du poète semble nous renvoyer à une posture de prédilection, d'accomplissement, la seule, peut-être, qui puisse s'ajuster au monde pour en assouvir l'exigence.

AVEC SAINT-DENYS GARNEAU

BIBLIOGRAPHIE

- AXELOS, Kostas (1998), *Lettres à un jeune penseur*, Paris, Minuit. (Coll. « Arguments ».)
- HUGO, Victor (1972), *Les contemplations*, Paris, Le Livre de poche.
- JACCOTTET, Philippe, *Paysages avec figures absentes*, Paris, Gallimard. (Coll. « Poésie ».)
- JACKSON, John E. (1998), *La poésie et son autre*, Paris, José Corti. (Coll. « En lisant en écrivant ».)
- LÉVINAS, Emmanuel (2001), *Totalité et infini*, Paris, Le Livre de poche. (Coll. « Biblio essais ».)
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1964), *Le visible et l'invisible*, Paris, Gallimard.
- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de (1937), *Regards et jeux dans l'espace*, Montréal, s.éd.
- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de (1967), *Lettres à ses amis*, Montréal, HMH. (Coll. « Constantes ».)
- SAINT-DENYS GARNEAU, Hector de (1996), *Journal*, Montréal, Bibliothèque québécoise.

